



42º. ENCONTRO INTERNACIONAL DO COMITÉ DE ESCRITORES PARA A PAZ

DO P.E.N. INTERNACIONAL

24-28 Março 2010 – Bled (Eslovénia)

**Un seul monde, cent littératures, mille langues  
et, partout, des écrivains et des traducteurs**

La mondialisation dont il s'agit ici c'est celle de notre temps, en quelque sorte inaugurée lorsque nous avons commencé à parler de la culture et de la communication de masses (*mass culture, mass media*) et du village mondial (*global village*), surtout dès les années soixante du XX.ème siècle. Après cela, le développement rapide des outils technologiques, électroniques et informatiques, dont la *World Wide Web*, avec l'Internet, est l'exemple le plus frappant et le plus remarquable dans notre quotidien. Il est à l'origine d'un changement drastique dans l'accès à l'information et à ses réseaux de communication immédiate, dans un espace tendentiellement mondial. Ses effets sont déjà connus, même si on ne sait pas encore tout sur les conséquences profondes et de longue durée de ces médias sur les cultures auxquelles nous appartenons, sur nos systèmes de valeurs, sur le travail et les habitudes.

En ce qui concerne la connaissance des effets des *mass media* (notamment des médias électroniques) dans la civilisation contemporaine et, pour revenir au sujet qui nous occupe ici, dans la littérarité, la littérature, la lecture, le statut et la circulation du livre et même dans les supports physiques de celui-ci (parmi lesquels le papier a perdu son exclusivité séculaire), il s'agit d'une démarche prospective, pleine d'incertitudes; les débats autour du thème «littérature et mondialisation» ont cependant été présents dans les milieux universitaires et intellectuels dès les années quatre-vingt-dix, d'une manière qui dépasse le cadre de la sociologie de la lecture ou de l'économie du livre, pour atteindre l'essence même de notre culture et, en particulier, l'avenir de l'édition, de la presse et de la



littérature. Celle-ci, au moins comme nous l'envisageons surtout depuis le dix-huitième siècle, n'est pas en danger d'extinction mais on se doute qu'elle ne soit pas concernée (dans un sens ou dans un autre, pas clairs pour l'instant) par les changements que j'évoquais à ce sujet. Il faut aussi prendre en compte la croissante concurrence entre plusieurs médias, les nouvelles habitudes de consommation qui en sont associées, bref, des nouveaux publics, semblables à ceux auxquels nous appartenons, ou qui connaissent des conditions sociales et politiques précaires, face à la censure, à la faible possibilité de publier des ouvrages et bien sûr de les acheter, au manque de bibliothèques publiques, à l'étroitesse du lectorat alphabétisé et cultivé, etc. Ce qu'on appelle mondialisation n'est pas encore si «mondialisée» (je laisse à côté, puis que d'autres participants en parleront sans doute mieux que moi, les débats, toujours en cours, sur la distinction entre globalisation et mondialisations, sans oublier d'ailleurs que ce dernier mot recouvre plusieurs mouvements historiques).

D'autre part, les élites et même les «masses» du «premier monde» sont déjà devant un nouveau paysage de l'édition et de la diffusion, où les stratégies du marketing ont tendance à privilégier des ouvrages littéraires ou soi-disant littéraires d'un type pauvre ou standardisé, qui, eux oui, envahissent les marchés dominants et dominés, en écrasant les auteurs qui ne se conforment pas à ces modèles d'écriture et de consommation. *Last but not least*, il faut remarquer la hégémonie du monde anglo-américain *lato sensu* (avec ses ramifications, comme l'Inde etc.), un monde qui, dans son ensemble, ne représente plus ce que l'on pouvait appeler la «langue de Shakespeare» mais plutôt une sorte de *web english*, un anglais simplifié, ce que le journaliste italien Eugenio Scalfari nommait «le *globenglish*» (*L'Espresso*, 26/4/2007), un phénomène, en fait, presque mondial.

Tout cela pose des problèmes aux langues minoritaires ou simplement moins utilisées ou moins répandues. En conséquence, le rôle de la traduction devrait grandir, mais on sait que les pays de langue anglaise ont d'insuffisantes taux de traduction de textes de ces langues en anglais, notamment aux États Unis et même au Royaume Uni. De plus, ces pays ne font que de faibles ou insuffisants efforts pour introduire chez eux l'enseignement des langues étrangères, y compris celles des littératures les plus riches. Les pays qui ont la langue hégémonique comme langue maternelle ou langue officielle dominante ont tendance à ne



pas apprendre d'autres langues et se dispensent de traduire des oeuvres écrites dans les autres langues. Le risque est grand de mépriser ou de perdre un patrimoine qui dans le plan culturel est comparable à celui de la biodiversité au niveau de la nature.

Je voudrais reprendre ici quelques mots de George Steiner: «Né à Paris, élevé en trois langues, j'ai grandi pendant la guerre, à Manhattan, où je fréquentai d'abord un lycée très coté mais rejoignis ensuite le lycée français. (...) Après quoi (...), j'achevai ma formation doctorale à Oxford. (...) Cette gamme ne reflète pas seulement une condition polyglotte et une vie en mouvement, en partie par choix, en partie sous la pression de l'histoire.» Reprenons Steiner, quand il évoque ses conférences à l'institut Courtauld, de Londres: «Umberto Eco, le grand prêtre de la profession, a admis, dans un grognement amical, que j'avais peut-être été le seul universitaire itinérant, ou assurément l'un des très rares dont les conférences, l'enseignement et les publications se faisaient en quatre langues.» (George Steiner, *My Unwritten Books*, 2007; trad. française, *Les livres que je n'ai pas écrits*, chapitre 5, Gallimard, 2008). La condition polyglotte, voilà un idéal admirable, certes inatingible pour la plupart de nous, même si on peut le retenir comme horizon utopique.

Cela dit, devons-nous regretter le manque d'une *Weltliteratur*, au sens voulu par Goethe, qui sans doute pensait au rôle de la culture d'expression allemande? Je crains en tout cas que une «littérature-monde» aujourd'hui (sans oublier les polémiques autour de cette notion) ne devrait pas prévaloir sur ce que nous pouvons résumer de la manière suivante: un seul monde, mais plusieurs littératures et langues, et, partout, des écrivains et des traducteurs.

Francisco Belard (P.E.N. Clube Português)

---

Note: La bibliographie sur ces problèmes est presque interminable. Je voudrais cependant rappeler deux recueils d'essais de réflexion théorique, parus au Portugal, qui permettraient «en savoir plus» et développer ou corriger mes propos sur le sujet: João Barrento, *O Poço de Babel - Para uma Poética da Tradução Literária*, Relógio D'Água, 2002; Manuel Frias Martins, *Em Teoria (a Literatura)/In Theory (Literature)*, Ambar, 2003.